

qui se rattachent aux origines de la grammaire arabe. D'où viennent les catégories adoptées par ces grammairiens, presque tous étrangers à l'Arabie, et le plus souvent persans d'origine? L'Inde a-t-elle ici fourni quelque chose? On inclinerait plutôt à croire que les Syriens, héritiers eux-mêmes d'une vieille grammaire sémitique, dont les termes techniques araméens se retrouvent dans la plus ancienne grammaire hébraïque, ont été, sur ce point comme sur tant d'autres, les précurseurs et les maîtres des Arabes. La question est d'importance secondaire. Peu originale en ses débuts, la grammaire arabe s'adapta ensuite si bien à l'idiome vainqueur qu'elle sembla n'avoir été créée que pour lui. La grammaire est, aux yeux des musulmans, un des privilèges que Dieu a réservés aux descendants d'Ismaël et que nulle autre race ne saurait partager. Il est possible qu'à l'époque de Chosroès, l'ouvrage extraordinaire de Panini ait été, comme tant d'autres ouvrages hindous, connu dans la région du Tigre. Les Nestoriens, maîtres des Arabes, ont dû connaître les grammairiens grecs. Mais il faut avouer que si, à l'origine, ces causes étrangères ont eu quelque influence sur la formation du *nahou*, il est presque impossible d'en retrouver la trace dans l'œuvre collective des grammairiens de Basra et de Coufa. Cette œuvre, avec ses qualités et ses défauts, ne ressemble à aucune autre. Spirituelle et subtile dans les détails, défectueuse dans son ensemble, elle trahit un manque complet d'esprit philosophique et une totale impuissance à comprendre le développement spontané d'un ensemble organique et vivant.

Il faut féliciter M. Hartwig Derenbourg d'avoir si bien marché sur les traces des deux grands orientalistes, Silvestre de Sacy et Fleischer, qu'il salue comme ses maîtres, et qui ont donné, en ces sortes de travaux ingrats, des modèles d'exactitude et de patiente application. Peu de livres font plus d'honneur à la science moderne que le beau volume que nous annonçons. Un labeur immense y est consacré à un texte destiné, par son genre d'intérêt, à un très petit nombre de savants spéciaux. La conscience est, en de pareilles études, la qualité maîtresse. Soigner autant la page qui ne sera point lue que celle qui est destinée à la publicité deviendra bientôt une qualité si rare qu'on finira par l'envisager comme la plus précieuse des qualités.

ERNEST RENAN.

CATALOGUE DES FIGURINES DE TERRE CUITE du Musée du Louvre, par Léon Heuzey, conservateur des antiquités orientales, membre de l'Institut; t. I, Paris, 1882.

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE ¹.

Chypre. — L'étude méthodique des antiquités chypriotes ne remonte pas à beaucoup plus de vingt ans, si l'on excepte les médailles sur lesquelles nous avions depuis longtemps de sérieux travaux. Les voyages de M. Guillaume Rey, en 1860, ceux de M. de Vogüé, en 1862, nous ont procuré un grand nombre de monuments. Plus tard les fouilles de M. Lang ont surtout enrichi le *British Museum*. Tout récemment nous avons dû aux explorations du général Palma de Cesnola une belle suite de découvertes. L'ouvrage où il décrit les objets qu'il a trouvés date de 1877 ².

Les progrès des études égyptologiques et de l'assyriologie ont beaucoup contribué, dans ces dernières années, à éclairer l'histoire de Chypre, en nous faisant connaître avec plus de précision les différentes époques où l'île a été occupée par les Asiatiques et par les Égyptiens; mais le fait qui nous a le mieux aidés à comprendre les indications que nous devons aux historiens classiques et aux monuments figurés, est le déchiffrement de l'alphabet chypriote, auquel George Smith a eu une si grande part ³. Il est acquis aujourd'hui que la masse du peuple à Chypre parlait le grec.

L'histoire de Chypre nous présente une race d'origine grecque, qui reçoit de bonne heure des colonies phéniciennes, peut-être dès le xv^e siècle. L'île est soumise, en même temps que la Phénicie, par l'Égypte; Sargon la conquiert au viii^e siècle; les princes saïtes l'occupent au milieu du vi^e siècle; elle est ensuite incorporée à l'empire perse et comprise dans la province des *peuples de la mer*, dont elle fait partie, à peu près sans interruption, jusqu'à la conquête d'Alexandre. De courtes révoltes, comme celle de l'année 504 ou l'hégémonie d'Évagoras (391 à 374), ne

¹ Voir, pour le premier article, le cahier de février, page 96; pour le deuxième, le cahier de mars, page 161.

² *Cyprus, this ancient cities, tombs*

and temples, John Murray, London, 1877.

³ Bréal, *Journal des Savants*, août et septembre 1877.

sont que des incidents de peu de durée. Voilà donc un peuple de langue grecque, mêlé d'éléments étrangers, surtout de Hamathites et de Hittites, qui a subi, pendant plus de cinq siècles, des maîtres asiatiques, et ces siècles sont ceux où la partie restée libre de la race grecque a plus particulièrement développé les qualités qui lui sont propres. Quel que fût le nom du maître, qu'il fût roi de Ninive ou qu'il régnât en Égypte, cette domination était phénicienne, *ἡ τῶν Φοινίκων ἀρχή*, comme dit justement Isocrate¹; les Phéniciens seuls avaient des flottes et pouvaient tirer parti des richesses de l'île².

Que la race grecque n'ait pas disparu au milieu de ces invasions sans cesse répétées, c'est ce qu'attestent de nombreux témoignages depuis le temps où la légende mettait Chypre en relation avec les héros de l'*Iliade*, depuis les aèdes auxquels on attribuait les *Κυπριακά*, jusqu'au Chypriote Zénon qui fonda l'école stoïcienne, c'est ce que prouvent mieux encore les inscriptions nouvellement déchiffrées. On pourrait dire *a priori* que le développement de l'industrie et de l'art dans cette île, comme celui de toute la civilisation, a été à la fois grec et asiatique, qu'aucun pays grec n'a dû subir davantage l'influence de l'Orient. Cette influence, jointe au caractère mêlé de la race, paraît être la raison pour laquelle le génie hellénique n'a jamais été complètement maître de lui chez les Chypriotes.

Les terres cuites de Chypre doivent représenter les différents états de civilisation par lesquels l'île a passé. M. Heuzey l'a montré avec précision. Forcé d'entreprendre de très longues recherches pour distinguer les origines de chacun de ces petits monuments, et faire, sur ce sujet, un travail d'ensemble qui n'avait jamais été entrepris, il a adopté une classification dans laquelle rentrent tous les objets qu'il décrit : 1° anciennes fabriques de l'intérieur; 2° ancienne fabrique locale de Kittion; 3° fabrique grecque de Kittion; 4° fabrique de basse époque gréco-chypriote. Profitant des faits précis que M. Heuzey a établis, nous croyons pouvoir proposer les séries suivantes pour les plus anciens exemplaires : 1° terres cuites primitives de travail très imparfait, influence orientale; 2° influence pseudo-assyrienne; nous entendons par là l'action que l'Assyrie a exercée non directement, mais par l'intermédiaire de la Phénicie; 3° influence pseudo-égyptienne; 4° archaïsme grec. Les figurines plus

¹ Isocrate, *Evagoras*, 198.

² Cette étude des caractères généraux de l'histoire de Chypre est faite avec beaucoup de soin par M. Heuzey, p. 113

et suiv. Voir aussi M. Perrot, *Revue des Deux Mondes*; *L'île de Chypre, son rôle dans l'histoire*: 1^{er} décembre 1878; 1^{er} février et 15 mai 1879.

récentes, qui sont souvent très remarquables, appartiennent au style hiéراتique, au grand style de la fin du IV^e siècle et du début du III^e siècle, et à la décadence grecque.

Au point où nous sommes arrivés dans l'étude de la céramoplastique, c'est surtout aux quatre premières séries que nous devons nous arrêter. Bien que les figurines de la première classe se soient rencontrées principalement à Dali et à Alambra, celles de la deuxième et de la troisième à Kittion et les dernières également à Kittion, ces types se trouveront dans toute l'île; les fouilles de M. de Cesnola suffisent à le faire prévoir. On sait que les types qui caractérisent les différentes séries de la céramique peinte de Chypre ont été découverts aussi à peu près sur tous les points de l'île. Il y aura évidemment toujours des détails qui permettront de distinguer un certain nombre de fabriques locales. Nous ne parlons ici que des caractères généraux.

1^o Style primitif. Les centres principaux de découvertes sont jusqu'ici Dali, dans l'intérieur de l'île (Idalion), Alambra près de Dali, Athiëno, Amathonte, Courion, Paphos, les environs d'Aipeia (l'ancienne position de Soli), Salamis, la pointe de Carpas, les salines près de Kittion. La terre est, en général, grossière, mêlée de graviers; elle a subi une forte cuisson; à Alambra, elle est rouge foncé et lustrée; à Kittion, rose et assez semblable, bien que moins pure, à l'argile fine employée, dans ce centre de fabrication, pour les œuvres soignées; dans la plupart des autres villes, grise ou jaunâtre.

Les plus nombreuses de ces figurines ont été trouvées dans des tombeaux et ont un caractère funéraire incontestable; quelques-unes proviennent des ruines des temples; celles de Kittion, d'un vaste dépôt où l'on paraît avoir versé les offrandes qu'on enlevait d'un sanctuaire, quand il était trop rempli.

La technique est très simple; les plus grossières de ces statuettes sont modelées à la main en forme de *σανίς*; de la galette, on passe au cône allongé, au *ξέλανον*, d'abord plein, puis évidé, *κιονοειδές άγαλμα*; certaines parties sont estampées, par exemple le visage; l'usage de l'ébauchoir est très sommaire; quelques statuettes sont modelées en forme de vases et portent une anse. Sur un grand nombre d'exemplaires, de larges bandes bistres ornent le corps et le costume; des traits de même couleur, mais plus fins, précisent le détail des figurines. On trouve des statuettes pleines, à revers plat, fabriquées dans un moule, et aussi des morceaux d'assez grande proportion sans revers plat, qui ne s'expliquent que par le procédé du moulage en creux.

Les sujets principaux sont les suivants : 1° Femmes : maquette plate; figure primitive de femme nue; en général, tenant un enfant; oreilles démesurées, nez de même, yeux ronds, jambes allongées¹; la maquette s'arrondit et arrive à former un cylindre. Exemple de double cylindre : femme nue relevant les deux mains sur les seins². Exemplaires ornés, d'un art déjà plus avancé³ : femme portant un diadème, des fleurons et un collier; les deux mains ouvertes sortent brusquement de la colonne (n^{os} 16-20). Hydrophore, soutenant un enfant; femme élevant les mains, tenant des instruments de musique; 2° Hommes, en forme de ξόανον ou de cône, beaucoup plus rares que les femmes : personnage coiffé du bonnet chypriote, serrant dans ses bras un oiseau; buste de guerrier; cavalier; cavalier conduisant deux chevaux (n^{os} 47-49) et paraissant mener un cheval à deux têtes; paysan assis sur un cheval⁴. Guerriers casqués tenant une lance, un bouclier; beaucoup appartenaient à des groupes qui représentaient un char. Chars montés par deux guerriers; chars de transports; 3° Sujets divers : sirènes ou harpies dans une maison qui paraît être un tombeau; centaures; oiseaux; têtes d'animaux, souvent sur des cônes; masques; oscilla⁵, etc.

Le sens général de ces petites figures est facile à reconnaître; les cavaliers, les guerriers, les chars, sont des images de la vie réelle que l'on mettait dans les tombeaux. M. de Cesnola a vu dans une sépulture une suite de ces terres cuites encore en place, un cortège d'hommes, de femmes, accompagné d'ânes, de mulets, une véritable *théorie*⁶. Cet usage s'explique par l'idée même qui a fait que les anciens ont souvent décoré les chambres funéraires des images de la vie; c'est toujours, à Chypre, comme chez tant d'autres peuples, l'ombre du mort entourée des figures du monde qu'il a quitté. M. Heuzey rappelle heureusement ici la tradition grecque qui voulait que Kinyras, sollicité de s'associer à Agamemnon, lui ait envoyé des soldats et une flotte de terre cuite, γηίνους ἀνδρας, ὀσπράκιων στέβλον, comme si la légende se fût inspirée des mille figurines que fabriquait l'île de Chypre⁷. Un beau sarcophage d'Amathonte représente, sur les deux grands côtés, une théorie, des chars, des cavaliers, des hommes armés⁸; sur les deux bas côtés, on voit une déesse nue qui

¹ Pl. IV, fig. 5 et 6.

² *Cyprus*, pl. VI.

³ *Figurines*, pl. IX, fig. 5; exemplaire remarquable, fig. 4.

⁴ Voir, à ce sujet, Georges Colonna Ceccaldi : *Monuments antiques de Chypre*, ouvrage publié par le frère de l'auteur;

p. 130. — ⁵ N^{os} 52-56; 21-27; 82-83.

⁶ Heuzey, *Catalogue*, p. 143.

⁷ P. 116; *Iliade XI*, 20, et le commentaire d'Eustathe; Plin., *Hist. nat.*, VII, LVII, 4.

⁸ *Cyprus*, pl. XIV.

se presse les seins, quatre fois répétée, et quatre fois aussi le dieu Bès. Ainsi la sculpture extérieure d'un tombeau explique une fois de plus les figurines que l'on disposait à l'intérieur. Il est impossible de ne pas reconnaître la déesse que nous avons vue à Babylone dans toutes les statuettes chypriotes qui la rappellent si exactement, depuis les œuvres les plus enfantines, jusqu'à des représentations déjà surchargées d'ornements et d'un art assez avancé. Une autre preuve de l'influence orientale se constate dans ces statuettes qui se rapprochent beaucoup de la Diane d'Éphèse. On a remarqué aussi les figures sur les cônes ou en forme d'*oscilla*, qui doivent être comparées aux exemplaires trouvés dans la Mésopotamie. Les rapports avec l'Orient sont évidents; d'autre part, les harpies, les centaures, nous ramènent aux traditions grecques; les petites figures à peine ébauchées qui lèvent au ciel des bras semblables à deux cornes se retrouvent à Mycènes et à Ialysos; les divinités en forme de colonne, les galettes mal découpées qui représentent des dieux, l'usage d'estamper la figure sur des terres cuites dont le corps n'est pas dégrossi, se voient non seulement à Chypre, mais dans tous les pays grecs.

Que l'on étudie les terres cuites ou les vases de Chypre très anciens, on y trouve à chaque instant des formes et des motifs qui rappellent ou l'Asie ou les premières industries de la Grèce, même celles d'Ialysos, de Mycènes et de Santorin. Je ne sais si l'on citerait un seul objet chypriote dont on puisse dire qu'aucun analogue ne s'est rencontré hors de l'île de Chypre. Cette île a subi l'influence de toutes les anciennes civilisations qui se sont développées dans l'orient de la Méditerranée. Elle n'explique pas ces industries et ces arts, comme on l'a cru; au contraire l'archéologie chypriote s'explique par toutes ces influences. Parmi les rapprochements auxquels donne lieu la céramique chypriote, le plus intéressant et celui dont il est le moins facile de rendre compte est la similitude de vases en forme d'animaux trouvés à la fois à Dali et à Hisarlik, comme s'il y avait eu une antique parenté entre des peuples séparés par de si vastes espaces. Ce qui ajoute à l'importance de ce fait, c'est que la forme première de ces types a été connue des Étrusques, qui l'ont ensuite très heureusement développée, sans que nous puissions faire autre chose pour le moment que de constater ces ressemblances.

Si exagérés que soient les types des personnages modelés en terre cuite, c'est surtout la figure grecque qu'on y reconnaît plutôt encore que les traits orientaux. Le nez long et droit, la tête petite, le menton fort, sont des caractères qui distinguent les Hellènes; il est difficile de ne pas les retrouver sur les images grossières de ces cavaliers qu'il faut rappro-

cher des figures peintes sur des vases de Mycènes et sur des vases athéniens de style géométrique. Les divinités, qui sont surtout des femmes, n'offrent pas avec la même netteté les caractères de la race. La part de l'imitation étrangère y est, croyons-nous, beaucoup plus grande; elles gardent davantage les traits des modèles que les potiers avaient sous les yeux. Il est aussi probable que des croyances hiératiques limitaient la liberté des ouvriers et des artistes.

Beaucoup de ces figurines¹, et des plus grossières, ont été trouvées, en particulier à Alambra, avec des vases de style aussi primitif, qui ne sont guère ornés que de traits à la pointe. Un cavalier provient d'un tombeau de Castroulla, près de la pointe de Carpas². Tout le mobilier de cette sépulture est au Louvre; ce sont des poteries décorées de traits et de peintures au calame, qui représentent des dessins d'enfant et sont une œuvre de début plutôt qu'une imitation. Nous pouvons admettre que les vases du style géométrique de Chypre et les plus anciennes terres cuites sont du même temps. M. Heuzey, qui a étudié d'une manière spéciale l'armement des Asiatiques, et, en particulier, les casques assyriens³, remarque que le casque, qui n'est qu'un timbre conique se voit, au ix^e siècle, à Ninive et est assez rare à Chypre, tandis qu'on y rencontre plus souvent les casques munis de pièces fixes qui couvrent les oreilles. Cette dernière forme nous reporte au vii^e et au vi^e siècle⁴. Ces dates sont anciennes; mais il ne faut pas oublier que des fragments du style le plus grossier se sont rencontrés dans le dépôt de Kition près de morceaux d'un art avancé. M. Heuzey a fait, à cet égard, une enquête complète⁵. En outre, certains usages se sont conservés à Chypre plus longtemps que dans le reste de la Grèce. A l'époque de leur première révolte contre les Perses, les Chypriotes se servaient encore de chars pour la guerre⁶. Il faut tenir compte de ces faits, pour ne pas toujours attribuer une trop haute antiquité à ces terres cuites, quand les preuves positives font défaut.

2° *Style pseudo-assyrien.* — Nous avons déjà vu l'influence de l'Assyrie

¹ Nous savons par des moules trouvés à Chypre que la fabrication était locale; ce qu'il était du reste facile de supposer.

² Heuzey, p. 153.

³ *Gazette archéolog.*, 1880, p. 145; pl. XXVIII.

⁴ *Ibid.*, p. 151-152; le cavalier qui

conduit un second cheval de rechange se voit sur les bas-reliefs assyriens du ix^e siècle.

⁵ Surtout au sujet de la collection de M. de Maricourt, un des premiers qui ait exploré ce dépôt.

⁶ Hérodote, V, cxni.

dans le costume et dans l'armement. Une petite statuette, n° 28, représente un dieu assyrien dans une chapelle; il porte la tiare ornée de cornes. La seule présence d'une série pseudo-assyrienne dans la céramoplastique phénicienne suffirait à nous avertir qu'il y a lieu d'ouvrir ici une classe spéciale pour des objets de même style, d'origine chypriote.

Les grandes statues où l'imitation assyrienne est évidente sont nombreuses à Chypre; elles ont un air de parenté facile à reconnaître avec toute une série de terres cuites phéniciennes; de plus, on commence à trouver en Phénicie des têtes de statues semblables à celles qui ont été découvertes à Chypre depuis vingt ans. Le nez arqué, les yeux longs et droits, la bouche qui, contrairement aux habitudes orientales, s'essaye à sourire; une haute coiffure qui rappelle la tiare, mais qui est plutôt un bonnet élevé dont la pointe retombe en arrière; une tunique longue, sur laquelle un petit manteau est jeté obliquement; la chevelure qui s'aplatit derrière la nuque et n'est pas toujours ornée de boucles sur le front; la barbe disposée en masse simple ou divisée en éventail; la lèvre supérieure nue : tels sont quelques-uns des caractères de cet art qui, à première vue, rappelle Ninive. Si on l'examine de plus près, on voit qu'il subit déjà l'influence du goût plus simple et plus élégant de l'Égypte, et qu'il faut y faire aussi une part assez grande à des idées personnelles et indépendantes qu'il est naturel d'attribuer aux Chypriotes.

3° Style pseudo-égyptien. — Les grandes statues de style égyptien sont fréquentes à Chypre. Le *pschent*, l'uræus, la demi-nudité de la poitrine chargée de colliers, les ceintures, le menton rasé, le nez droit, les yeux très longs, les caractérisent. Toutefois le *pschent* n'a pas toujours la forme consacrée par la religion égyptienne; il est rapetissé et même remplacé par le bonnet conique; les lèvres sont relevées par un sourire qui est tout à fait grec; la figure a parfois une expression que nous ne voyons nulle part en Égypte. Ici encore l'imitation n'est pas complète; les modèles sont des œuvres du temps des Saïtes, mais reproduits avec une certaine liberté.

Les terres cuites de cette classe sont plus nombreuses que celles de la série précédente. Elles proviennent surtout de Kittion et reproduisent en général des types que nous connaissons déjà par la Phénicie, mais qui, ici, sont moulés en terre chypriote. Nous citerons surtout la femme coiffée à l'égyptienne¹, assise la main appuyée sur le ventre, en signe de grossesse; une série de représentations du dieu Bès; un fragment de corps

¹ Pl. VI, fig. 5 et 6.

vêtu d'une sorte de schenti. M. Heuzey rattache à cette classe un groupe qui représente trois femmes, dont l'une tient un poupon. La même scène traitée en pierre calcaire est plus précise et permet de reconnaître un accouchement, n° 105.

4° *Archaisme grec.* — Le Louvre possède plusieurs têtes en pierre calcaire qui montrent l'archaïsme grec à Chypre. Le menton osseux et fort, la bouche très rapprochée du nez, retroussée par le sourire forcé qu'on appelle éginétique, et les yeux relevés aussi sur les tempes avec une obliquité exagérée, dernier caractère que nous avons déjà plusieurs fois dénoncé comme attribué faussement à la tradition orientale, font l'intérêt de ces exemples encore rares. Cette série est représentée dans la céramique de Chypre comme dans celle de la Phénicie. La planche XIV en reproduit un beau spécimen, une tête de femme trouvée à Kittion. Les types principaux sont des déesses mères ou nourrices debout, une déesse courotrophe assise, Aphrodite vêtue du péplos, relevant sa robe d'une main et de l'autre tenant un fruit. Il est probable que l'on trouvera à Chypre la plupart des autres sujets qui sont fréquents en Phénicie et à Rhodes.

Nous arrivons maintenant au beau style grec; les exemplaires en sont très nombreux et presque tous proviennent de Kittion. « Le style chypriote, dit M. Heuzey, n'est en somme, comme l'ancien style étrusque, qu'une branche de l'archaïsme grec ¹. » Ces œuvres, qui sont évidemment grecques, gardent toujours un air particulier, facile à reconnaître, comme la marque d'un sang mêlé d'éléments orientaux; elles sont d'une grande valeur au point de vue de l'art et de la religion. M. Heuzey les étudie à ces deux points de vue, en les rapprochant des types de même genre trouvés dans le reste de la Grèce. Bien que nous ne puissions pas nous arrêter en détail à cette série, nous devons cependant citer un fait très intéressant que signale M. Heuzey: la présence à Chypre d'un groupe dont un second exemplaire a été trouvé autrefois en Grèce par Stackelberg, comme si des moules pris du même relief avaient servi à la fois en Grèce et à Kittion ².

Rhodes. — Nous ne connaissons guère les terres cuites de Rhodes que par quelques exemplaires de style primitif trouvés à Ialysos en 1870, lors des fouilles du professeur Ruskin, et par les découvertes de Salzmann à Camiros, en 1860. Les principaux exemplaires se voient au

¹ P. 133. — ² P. 190.

Louvre et au *British Museum*. Il serait téméraire, d'après des recherches aussi récentes et qui ont été très limitées, de présenter un tableau d'ensemble de la céramoplastique rhodienne. Ces objets nous montrent seulement, d'une façon très générale, ce qu'a été cet art dans l'île, depuis le vi^e siècle environ jusqu'au milieu du v^e siècle.

L'île de Rhodes avait été occupée de bonne heure par les Phéniciens que personnifie Cadmus, puis par des colonies sidoniennes. Les Phéniciens, unis aux Cares, paraissent avoir eu dans ce pays une industrie florissante. La thalassocratie crétoise menaça cette puissance sans la détruire; ce fut vers le xi^e siècle que les Doriens chassèrent les Phéniciens et prirent en particulier Ialysos. Toutefois cette ville et l'île entière restèrent en relations suivies, souvent amicales, avec Sidon. On voit facilement combien l'influence orientale a dû être différente à Rhodes de celle que nous avons constatée à Chypre. Dès le xi^e siècle, le génie grec est affranchi à Lindos, comme à Camiros et à Ialysos.

Le vi^e siècle est marqué à Rhodes par une grande activité commerciale. C'est l'époque où l'île envoie des colonies jusqu'en Sicile, par exemple à Géla, 690. Un peu plus tard elle fait de nombreux échanges avec l'Égypte, sous Amasis (vi^e siècle). Ce roi dédie des offrandes à Lindos, où l'on voyait également un cratère attribué par la légende à Cadmus et orné d'une inscription phénicienne. Cependant la poésie florissait dans l'île; Pisandre de Camiros fixait, dit-on, dans ses vers, l'image et les attributs d'Hercule tels que les a depuis reproduits l'art classique (vi^e siècle), non sans s'inspirer, selon toute vraisemblance, des représentations orientales qui l'entouraient. Les fouilles de Camiros répondent à ce que l'on devait attendre d'après les données historiques. Les objets asiatiques y sont nombreux, mais les objets grecs y dominent. Ces derniers subissent l'influence de l'Orient, surtout au début; mais ils s'en affranchissent ensuite très vite; cette influence n'est qu'accessoire, elle n'atteint pas ce qui fait la vie même et la valeur de l'art. Une foule de vases et de statuettes sont en terre émaillée d'un bleu pâle; par la couleur et le style ces objets appartiennent à l'art saïte. Ce sont, pour la plupart, des ouvrages phéniciens d'importation; ils représentent, dans l'art de Rhodes, la période assyrienne et la période égyptienne; mais ils sont étrangers, au lieu qu'à Chypre les potiers locaux imitaient ces deux styles. Les vases, en général des alabastrons et des ampoules, portent des motifs assyriens. Ces objets ne nous reportent pas à une haute antiquité; si un alabastron de même genre, trouvé à Ninive, conserve le nom de Sargon¹ et peut appartenir

¹ Longpérier, *Musée Napoléon III*, pl. XLIX.

au VIII^e siècle, une faïence de Camiros nous offre le cartouche de Psammétique II. Ces sortes d'indications ont très peu de valeur quand on veut fixer la date absolue d'une sépulture; on ne peut attribuer au temps de Chéops ou d'Aménophis III, ni des scarabées de Camiros ou d'Ialysos qui conservent ces noms, ni les vases trouvés avec ces scarabées; mais il est permis de dire qu'une faïence au nom de Psammétique II n'est pas antérieure au règne de ce prince qui commence en 595, et c'est là un point de repère important. On ne se trompera pas beaucoup en rapportant au VII^e et au VI^e siècle la plupart de ces faïences recueillies à Camiros; l'influence qu'ont eue sur les artistes grecs, encore inhabiles, ces objets d'une facture si perfectionnée, peut, croyons-nous, être facilement imaginée. Sans parler ici de l'industrie et du style purement décoratif, où la part de l'imitation est considérable, les Grecs ont emprunté à ces modèles asiatiques des détails de costume et des attitudes : le polos des déesses, la coiffure tombant à l'égyptienne, la chevelure divisée en deux masses arrondies. L'aspect général des figures funéraires des Égyptiens (*oushabtiou*), des *répondants*, se retrouve dans les statues en forme de gaines, dont les plans sont très simples; les oiseaux à tête humaine, les harpies, le dieu enfant assis, l'Horus des Égyptiens, l'enfant et l'homme grotesques compris sous le nom général de Bès, et leurs transformations, sont traités par les Grecs avec une imitation visible des types que reproduisaient les porcelaines dont ils recevaient par le commerce un si grand nombre. Les bustes de divinités en forme de petite bouteille, les balsamiques à tête d'oiseau, fréquents à Rhodes, imitent les fioles du même genre, mais en terre vernissée, qu'importaient les Phéniciens.

Pour faire la part exacte de l'imitation, il suffit de remarquer combien l'art grec à Rhodes, dans la série des terres cuites du même temps, offre déjà des caractères originaux. Une très courte analyse des types principaux le montrera facilement. La terre, assez fine et travaillée avec soin, est en général dépouillée des paillettes et des petites concrétions qui la rendraient moins plastique; c'est une argile ferrugineuse, d'une couleur orangée, tirant plus ou moins sur le rouge brique. Cette pâte est celle même des figurines de la Phénicie septentrionale¹, du moins si l'on se borne aux caractères que l'on peut constater sans avoir recours à l'analyse chimique. Elle est notablement différente de la matière qui a servi à fabriquer un si grand nombre d'amphores commerciales de Rhodes et même beaucoup de plats de Camiros.

Tous les procédés de la technique, depuis les plus simples, se ren-

¹ M. Heuzey la rapproche aussi de l'argile des belles figurines de Kittion.

contrent à Rhodes; ce qui paraît indiquer un art qui ne doit son développement qu'à lui-même. Nous y voyons la galette primitive, plus ou moins bombée, surmontée d'une tête. Les procédés se perfectionnent et le moulage en creux devient d'un usage général; les figures sont fermées de tous les côtés et même à la base, où une perforation produit l'évent. Les *ἀνδρες ἀσπίδαυοι* de Chypre manquent jusqu'ici à Rhodes, comme aussi les vases primitifs du type d'Alambra, rayés de lignes à la pointe. Le style des peintures de Camiros les plus anciennes est bien plus récent; il ne faut donc pas s'étonner de ne pas trouver ici tout ce peuple de soldats, de cavaliers, de canéphores, que nous avons vu à Dali. Les terres cuites les plus grossières sont quelques maquettes de femmes où la tête seule est modelée; une masse lisse, sur laquelle sont simulés deux seins représente le corps; le type des figures est déjà tout à fait grec, bien que les coiffures rappellent l'Égypte par le voile et quelquefois l'Assyrie par l'arrangement des cheveux. La grosseur de la tête et les proportions ramassées du corps¹ paraissent caractériser surtout cette fabrique.

Ce premier archaïsme est tout à fait remarquable. Ici le type grec se reconnaît à première vue; c'est celui qu'on retrouve dans le monde hellénique tout entier. L'intérêt principal qu'offrent ces statuettes, c'est qu'on en rencontre des exemplaires dans divers pays grecs et en Phénicie :

Femme assise, coiffée d'une haute tiare cylindrique, que recouvre un voile; Phénicie, pl. XI; Megara Hyblæa, au musée de Syracuse, sept exemplaires; Canusium d'Apulie; — Tête de femme à grosse coiffure arrondie, formée par un voile qui recouvre un bandeau ou une *stéphané*; Phénicie, n^{os} 203, 205; Samos et Tanagre; *Catalogue*, p. 228; — Femme debout, les deux bras le long du corps, les mains fermées; la chevelure relevée en deux bandeaux sur le front retombe en masses symétriques, deux à deux sur la poitrine, en nappe ondulée sur les épaules; tunique et manteau agrafé sur l'épaule gauche; Phénicie, n^{os} 206-208, pl. XII; — Attitude consacrée d'Aphrodite qui tient un pan de la robe de la main droite et un oiseau de la main gauche; Phénicie, pl. XII. Exemplaires nombreux dans les musées; — Bustes de femmes du même genre, en forme de bouteille; couleurs variées, cuites au feu²; — Balsamiques en forme d'oiseau à tête de femme; en forme de sphinx;

¹ N^{os} 24-30; comparez les exemplaires du *British Museum* que cite M. Heuzey.

² Un de ces exemplaires porte sous la base un dessin qui se rapproche beaucoup de la palmette phénicienne et qui

se retrouve à Cæré et à Vulci. *Catal.*, p. 230. Rapprochez la coiffure de celle de la femme couchée sur le grand sarcophage de Cæré au Louvre.

représentant un gros enfant nu, aux courtes jambes, les mains ramenées sur le ventre.

De cette série nous passons, par une transition insensible, au style d'Égine. Il est représenté à Rhodes par des statuettes et des masques. Les statuettes sont debout ou assises, vêtues d'un ample péplos rabattu sur la poitrine, aux plis simples; les cheveux frisés sur le front forment un large bandeau; tout le corps est plus élancé et, pour les femmes debout, s'infléchit légèrement sur une jambe; les yeux ne sont plus obliques¹. Cinq masques au Louvre appartiennent à un style un peu plus ancien; des taches de couleur rouge, noire, bleue, relèvent le fond blanc; elles dessinent un collier et des oves. Ce sont des têtes de femmes couvertes d'une voile appliqué sur une stéphané et sur de larges bandeaux. Le *British Museum* possède une dizaine de têtes semblables; on sait combien elles sont fréquentes dans les nécropoles des pays grecs. Le style libre est à peine représenté à Camiros.

Si l'on remarque que la plupart des vases de Camiros appartiennent ou au style qui réunit les motifs géométriques perfectionnés aux représentations d'animaux orientaux, ou au style qui reproduit seulement ces animaux, on admettra facilement que, d'une façon générale, les terres cuites et les vases sont du même temps, c'est-à-dire du VI^e siècle et de la première moitié du V^e; quelques exemplaires seuls sont plus anciens. Ces dates sont confirmées par la découverte de figurines semblables, qui étaient placées dans les tombeaux à côté de poteries de style corinthien.

ALBERT DUMONT.

¹ Trois types principaux : 1^o femme assise sur un trône à dossier carré, les mains sur les genoux; 2^o femme debout, le péplos ouvert, agrafé aux épaules, rabattu sur la poitrine; cette femme tient

la main droite sur la poitrine et relève de la main gauche ses draperies; 3^o femme debout, à demi enveloppée dans le manteau ordinaire, porte, comme la précédente, la main droite à la poitrine.

CONJECTURES sur le nom et les attributions d'une magistrature romaine à propos de la biographie du philosophe Musonius Rufus.

Une des principales utilités que nous retirons de l'étude des inscriptions est la connaissance ou la détermination plus précise d'un grand nombre d'emplois civils, politiques ou religieux, dont quelques-uns sont vaguement désignés, et quelques autres ne sont pas même mentionnés par les auteurs anciens. C'est ainsi que les témoignages épigraphiques ont permis de reconstituer l'ordre des avancements (*cursus honorum*) dans les magistratures publiques de Rome, de dresser le tableau de ces magistratures, et de reconstituer ce qu'on appellerait aujourd'hui l'almanach officiel de l'empire romain. Toutefois bien des lacunes restent encore à combler dans un tableau si étendu. La présente note a pour objet de signaler, sinon de remplir, s'il est possible, une de ces lacunes. L'occasion s'en est présentée à moi dans l'étude que je renouvelais récemment de la biographie et des écrits d'un philosophe contemporain de Plutarque.

On possède sous le nom du philosophe stoïcien Musonius Rufus un assez grand nombre de fragments, remarquables par la pureté des doctrines morales, et qui sont dignes d'un philosophe de l'école d'Épictète. Mais la vie du personnage auquel ces fragments appartiennent ne nous est guère connue que par une notice de Suidas et par quatre témoignages de Tacite¹.

Pour commencer par Tacite, il nous montre, l'an 62 de l'ère chrétienne, sous le règne de Néron, Musonius visitant en ami Rubellius Plautus dans l'île de Gyare et l'encourageant à prévenir par le suicide les ordres donnés par l'empereur pour sa mort². Trois ans plus tard, en 65, Musonius est exilé à cause de la popularité de son enseignement stoïcien auprès de la jeunesse romaine³.

Il avait été sans doute rappelé de l'exil après la mort de Néron; car on le voit, en 69, lors de la révolte des légions contre Vitellius, sortir de Rome avec une ambassade officielle et prêcher la concorde aux sol-

¹ Ces témoignages et les autres renseignements accessoires sont longuement discutés dans la thèse académique de Nieuwland (Amsterdam 1783) qu'a reproduite, en 1822, l'éditeur des frag-

ments de Musonius Rufus, J. Venhuizen Peerlkamp.

² *Annales*, XIV, LIX.

³ *Annales*, XV, LXXI.